

Interview Le bonheur d'être écrivain

Claude Grégoire

Numéro 81, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grégoire, C. (1991). Interview : le bonheur d'être écrivain. *Québec français*, (81), 74–75.

INTERVIEW

François GRAVEL

Le bonheur d'être écrivain

Propos recueillis par
Claude GRÉGOIRE

À quand remonte votre goût pour l'écriture ?

J'avais treize ou quatorze ans quand j'ai commencé à écrire pour le plaisir. Des poèmes, une courte pièce de théâtre, trois ou quatre nouvelles, d'interminables lettres à mes blondes... Tout cela était évidemment très mauvais. Aucun de mes lecteurs ne tombait en bas de sa chaise. Il y avait déjà, quand même, le plaisir d'écrire. Il y avait surtout, à bien y repenser, le plaisir de me construire un personnage d'écrivain. La solitude, l'inspiration, la souffrance, c'était tellement romantique... J'ai tout arrêté à dix-huit ans. Ensuite, il y a eu des études en économie, un poste d'enseignant au cégep de Saint-Jean, un mariage, deux enfants, une maison, la vie. Et puis arrive la trentaine. La période où on

prend conscience du temps qui passe, où on essaie de renouer avec ses anciens rêves d'adolescents. Le rêve d'écrire était encore là, intact.

En quoi votre rôle d'enseignant a-t-il influencé votre projet d'écriture ?

En apparence, rien ne me semble plus éloigné de la littérature que l'économie, mais je suis un enseignant bien avant d'être un économiste. Devant une salle de classe, j'ai un constant souci de mes élèves. J'essaie de les réveiller, au propre comme au figuré. Je me demande souvent comment frapper l'imagination de ces jeunes qui n'ont ni le même âge, ni la même histoire, ni, parfois, le même vocabulaire. J'essaie d'établir des ponts, de trouver des images, des comparaisons, des exemples d'où jaillissent des étincelles. Et je ne dédaigne pas l'utilisation de l'humour, à l'occasion. Bref, il s'agit

essentiellement du même travail, de la même rage de communiquer. L'avantage du professeur sur le romancier toutefois, outre le salaire, c'est qu'il sait ce qu'il veut communiquer.

Devant les réactions de vos collègues enseignants, du public et de la critique, qu'avez-vous appris sur votre œuvre, sur votre travail et sur vous-même ?

Quand j'ai commencé à écrire des romans, je me suis fixé comme défi d'en écrire cinq, coup sur coup, sans y penser. Le cinquième est maintenant terminé, je devrais donc prendre le temps de me reposer un peu, de faire le point... mais j'en suis incapable. D'abord parce qu'écrire est une drogue dure, ensuite parce que le «sans y penser» est capital. Une histoire s'impose, j'ai le goût de la raconter. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre, pourquoi ce personnage me séduit-il, pourquoi passer tant de temps à refaire une même page parce que l'enchaînement ne me satisfait pas ? Je fouille, à la recherche de quelque chose que je ne saurais nommer, et que je ne trouverai sûrement jamais. J'y trouve mon compte, et je laisse aux autres le soin de décortiquer, d'expliquer, voire de psychanalyser.

Les réactions des lecteurs et des critiques m'intéressent beaucoup. Parfois, ils visent juste et j'apprends, par la bande, à mieux comprendre ce que je fais, à mieux me connaître. Il y a donc, indéniablement, quelque chose de thérapeutique dans le fait d'écrire. Mais il y a surtout le plaisir de rencontrer un lecteur anonyme, à l'occasion d'un salon du livre. Il s'approche, un peu timide, me dit qu'il a aimé tel ou tel de mes livres, puis se perd dans la foule. Une amitié secrète est née.

Hormis la littérature pour enfants, depuis la Note de passage, dont le temps de rédaction et le temps de l'histoire sont presque simultanés, l'action de vos romans se situe dans des époques toujours plus lointaines. Comment interpréter ce mouvement dans votre œuvre ?

C'est vrai. Et je n'y avais jamais

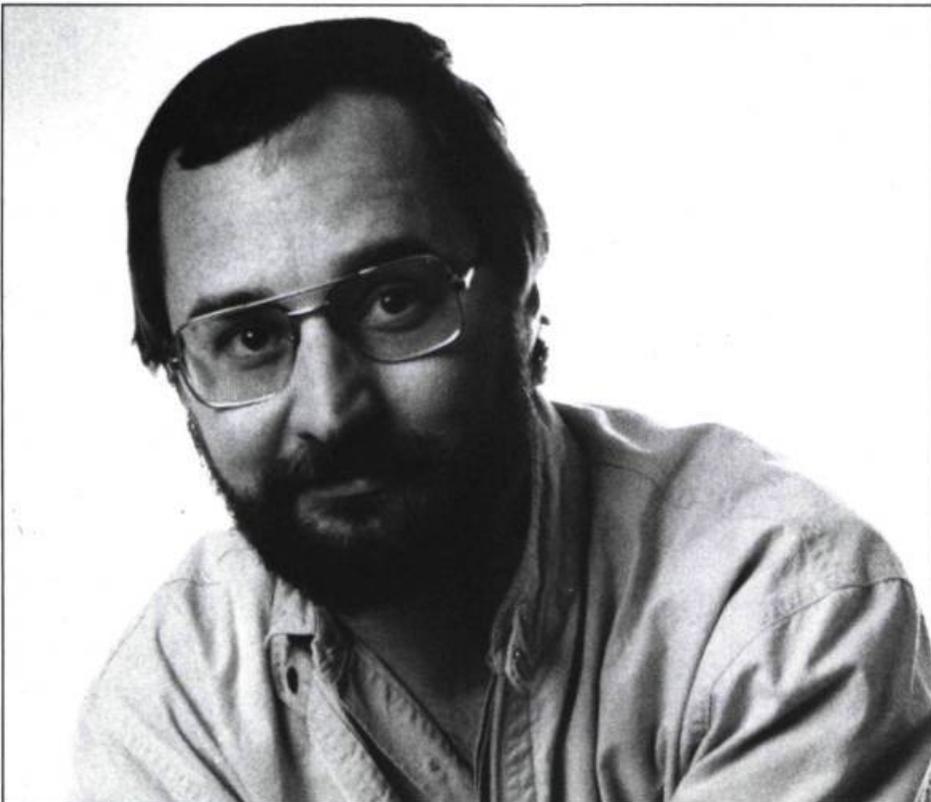


Photo : Diffusion Dimédia inc.

pensé. Comme quoi je ne mentais pas, tantôt, en disant que je laisse aux autres le soin d'expliquer... Si je n'avais jamais remarqué cette tendance, vous pensez bien que je suis embêté de l'interpréter ! C'est une question vraiment troublante. D'autant plus que je viens de terminer un roman que je voulais résolument contemporain, et qui pourtant se permet de longs retours dans le passé. De plus, je me lancerai bientôt dans une histoire dont l'essentiel se situera dans les années soixante... Y aurait-il donc une tendance cyclique ? Voilà qui me donne de quoi réfléchir pendant quelques soirées. Je vous en remercie.

Certaines institutions et idées occupent une large place dans votre œuvre : l'école, la religion, la famille, l'amour, le bonheur. La mort y est, pour le moment, relativement absente. Pourquoi ?

Jusqu'à maintenant, j'ai toujours évité ce sujet pour une raison très simple : j'aime mes personnages. Je ne me résigne que très difficilement à les faire mourir. Le sujet me préoccupe pourtant, et même un peu trop parfois. Le roman dans lequel je compte plonger bientôt parlera beaucoup de la mort. Depuis six mois, je ramasse des matériaux, des personnages, des situations, je tourne autour du pot, j'hésite... Ça me fait peur, je pense.

Qu'est-ce qui a motivé votre incursion dans la littérature pour jeunes ?

J'ai deux enfants. Il était donc inévitable qu'ils me demandent un jour, invoquant la «justice», d'écrire pour eux. J'ai accepté de relever le défi, sans toutefois me fixer de contrainte ni de délai. J'ai laissé mûrir la décision pendant presque deux ans, ébauchant de multiples projets, les rejetant toujours. Puis j'ai eu l'idée des *Cornelilles*, de l'attrait qu'on ressent tous pour la délinquance, et j'ai foncé. Sans y penser, encore une fois. Sans jamais me censurer ni me poser de questions de morale. *Zamboni* m'est venu de la même façon. Mon fils joue au hockey. Je fais donc partie de ces pères qui se lèvent tôt, le dimanche matin, pour aller à la

patinoire. Je me disais qu'il faudrait bien, un jour, que j'écrive une histoire de hockey, de gardien de buts, de parents... Et puis un jour, tandis que je rêvassais en regardant la *Zamboni*...

De nombreux écrivains font état de la différence qui existe entre la littérature pour adultes et celle pour enfants. Qu'est-ce qui distingue votre œuvre pour adultes de votre œuvre pour enfants ?

La procédure est exactement la même : décider d'un thème, puis le laisser mûrir. Consciemment ou inconsciemment, amasser des matériaux, des observations. Être disponible. Puis se lancer dans l'aventure en se branchant sur l'hémisphère droit du cerveau, celui qui est un peu fou. Écrire pour les enfants est un privilège : jamais on ne lit aussi bien que pendant l'enfance, jamais on n'est autant plongé dans une histoire, jamais on ne s'identifie aussi totalement à un personnage. Les enfants ont tellement d'imagination qu'ils ont besoin de beaucoup moins de mots pour

«partir». C'est aussi une excellente école de narration : pas de temps mort, c'est impardonnable. Un roman pour enfants est évidemment plus court qu'un roman pour adultes. Il y a donc moins de distance entre l'effort et le résultat, moins de risque de découragement. Mais il y a autant de travail par pouce carré de texte, sinon plus.

Je ne suis pas certain qu'un jour, un roman pour adultes de François Gravel ne versera pas dans le merveilleux qui marque l'œuvre pour enfants. Avez-vous quelque projet en ce sens ?

Il y avait, je pense, une part de fantastique dans *la Note de passage*, et quelque chose de merveilleux dans *Benito*, qui ressemble à bien des égards à un conte de fées. Le personnage du père, dans *l'Effet Summerbill*, et du docteur Dansereau, dans *Bonheur fou*, sont tous deux passionnés, voire obsédés...

Je ne vois aucun intérêt à raconter la vie telle qu'elle est, et je n'attends pas des romans que je lis qu'ils me l'expliquent. J'essaie de fabriquer des histoires. Pour qu'elles soient intéressantes, il faut que les événements et les personnages soient un peu hors de l'ordinaire. Ou même beaucoup, pourquoi pas ? J'ai toujours été un amateur de bandes dessinées. Le capitaine Haddock, Zorglub, le Marsupilami, le comte de Champignac... Ce sont des personnages absolument invraisemblables, démesurés. Et c'est tant mieux : ils n'en sont que plus présents. Plus vrais. Je n'ai d'autres projets que de continuer à écrire, en ne suivant que mes impulsions. Un roman pour adolescents, qui devrait paraître au printemps de 1991, et un roman pour adultes sont déjà, à toutes fins utiles, terminés. Ni l'un ni l'autre ne verse dans le merveilleux. Je m'attelle ces jours-ci à un autre roman, que je prévois assez long, et je ne pense pas, non plus, utiliser la veine du merveilleux. Mais on ne sait jamais où nous mènera l'aventure. ●

